

et quand le colonel, qui a remarqué sa distraction, lui dit de relire, il bafouille péniblement et ramasse quinze jours de consigne au quartier.

Mais cela importait peu, car Puppy était retrouvé. La sagace petite bête avait fait dix jours de marche en arrière pour rejoindre son maître.

En 1880, nous partîmes en colonne, à la chasse des révoltés périodiques du Sud-Orannais. Les chiens s'attachent facilement aux troupiers, qui les caressent, les attirent et les nourrissent. A chaque étape, nous en racolions de partout, et en quelques jours, nous en étions envahis, débordés. La nuit, impossible de reposer, avec les glapissements des chacals, dans la plaine, et les jappements des chiens au camp. Ce n'était que demi-mal, loin de l'ennemi, mais lorsque nous eûmes pris le contact, ça devenait un embarras réel.

Le fameux de Négrier, qui nous commandait, avait lui-même trois magnifiques bêtes de race. Mais, n'hésitant pas, il donna l'ordre un jour de tuer tous les chiens de la colonne et abattit lui-même les siens à coups de revolver, pour donner l'exemple.

La désolation était générale, mais il fallait s'exécuter.

O'Hara, ce soir là, prit son petit compagnon sous sa tente et le coucha sur sa couverture. Il ne dormit pas de la nuit. Le lendemain, au réveil, il prend son revolver, siffle Puppy pour la dernière fois, lui parle et le caresse doucement. La bête penche la tête à droite et à gauche en signe d'intelligence. Elle semble comprendre car ses yeux regardent alternativement le visage sombre de son maître, et l'arme qu'il tient à la main.

Enfin l'assemblée sonne, il ne faut plus hésiter. Le canon du revolver est placé à l'oreille de Puppy, le coup part, la petite bête éclate, le corps s'écrase, se raidit, frémit un instant, puis c'est fini. Les yeux, restés ouverts, paraissent vivants et sont fixés tristement sur le visage de O'Hara, qui pleure...

Pauvre O'Hara, un an après, il était lui-même tué au Tonquin !

J. D. CHARTRAND.

JEAN DESHAYES, Graphologue
13 rue Notre-Dame, Hochelaga,
MONTREAL

LETTRE D'OTTAWA

Ottawa, 1er juillet.

VOUS êtes bien cruelle, ma chère directrice, d'insister pour avoir des nouvelles de la Capitale, lorsqu'elle est plus déserte que jamais et que les députés paraissent succomber au plus mortel des ennuis. Répondant à votre appel j'ai fait une ou deux apparitions au Parlement : hélas, je n'ai pu y résister que quelques instants, tant c'était lugubre et assommant.

L'ennui s'y distille dans une atmosphère empestée ; tout là sent la fatigue et le harcèlement. Ils n'osent même plus rire, ces pauvres députés. L'un d'eux me disait l'autre jour qu'on n'avait pas ri à la Chambre depuis six semaines.

Cependant, je me demande humblement quel plaisir peuvent trouver ceux qui prolongent ainsi une session sans raison sans intention, sans dessein, uniquement pour le plaisir d'exercer un pouvoir négatif qui les console d'être privés du pouvoir exécutif.

En somme c'est un jeu d'enfant, cette tactique d'ennuyer ainsi le gouvernement. J'emploie à dessein un terme poli qui n'exprime pas entièrement tout ce que je veux dire.

Car après tout, ces empêcheurs de s'amuser qui sont une faible minorité se punissent eux-mêmes. Pour empêcher les ministres de jouir de leur vacance ils se condamnent péniblement au supplice sur les rocs brûlants d'Ottawa. Mais rien n'y fait. L'espèce masculine est tellement entêtée qu'il n'y a moyen de rien lui faire comprendre. Quand la politique les tient, voyez-vous, nos députés, comme les amoureux, sont des fous.

Et les pauvres femmes qui les attendent au logis pour prendre des vacances, quel sort est le leur. On ne pense certainement pas à ces choses-là dans les caucus de l'opposition qui se multiplient sans apporter de solution.

J'ai presque envie de proposer un pétitionnement général parmi les femmes du Canada contre la longueur exagérée des sessions. Quelle belle œuvre à entreprendre ! D'abord, ce serait une économie d'argent considé-

rable, et puis, je suis convaincue, que c'est une simple fausse honte qui pousse certains hommes publics à empêcher le peuple de trouver que leur traitement se gagne trop aisément. Si encore les lois étaient meilleures d'être ain-i triturées, d'être rabachées, ressucées et digérées. Mais non, elles sont tout aussi humaines et fragiles.

Qui donc ramènera un peu de vigueur dans ce relâchement général ?

Les votes se succèdent sans conviction ; ce sont toujours les mêmes qui ont confiance et les mêmes qui n'ont pas confiance. Tout dépend de quel côté ils sont assis. Avec un autre gouvernement, ce serait la même chose, en sens inverse. Comme disait cette bonne maîtresse de gymnase, quand vous savez faire le demi-tour à droite et qu'on vous commande le demi-tour à gauche, c'est tout à fait la même chose, excepté que c'est tout le contraire.

A Ottawa, ce ne sont pas les députés qui votent, ce sont les pupitres. On devrait compter 102 à droite et 50 à gauche et annoncer simplement que le gouvernement a une majorité de 52 pupitres.

Il n'est plus jusqu'aux votes qui, au commencement de la session, constituaient un élément de gaieté qui tournent au macabre à la fin de la session. Tous les chants sont connus et prennent un air vieillot, les "*Gendarmes*" ; l' "*Alouette*," "*Tous les chasseurs en étaient amoureux*," tous ces refrains, qui ont une certaine saveur le soir du premier vote, tombent désespérément à plat au quatrième mois de la session. Alors, on a recours à des distractions moins recherchées en attendant que les whips aient réuni les députés et que les canayens aient "*déchargé*" leur pipe pour rentrer dans la salle des séances. On se bombarde de projectiles indicibles. Le soir du vote sur la motion de M. Tarte, le dernier vote auquel j'ai assisté, l'ex-ministre a reçu en même temps que l'annonce de la défaite de sa proposition l'envoi irrespectueux d'un gros oreiller vert lancé des banquettes supérieures, de la Montagne. M. Tarte a